

"Propre en Ordre" : habitation et vie domestique de 1850 à 1930

Autor(en): **Hermenjat, Renée**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **53 (1980)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-128256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Propre en Ordre» Habitation et vie domestique de 1850 à 1930

L'exemple vaudois

Geneviève Heller est née en 1948 dans le canton de Vaud. A la suite d'une maîtrise d'histoire de l'art à Paris, elle se tourne vers l'étude du logement. Une bourse lui permet de mener pendant deux ans les recherches qui fournissent la matière d'un livre: «*Propre en Ordre*» — *Habitation et vie domestique de 1850 à 1930: l'exemple vaudois*. Cet ouvrage a été accepté comme thèse de doctorat ès lettres de l'Université de Lausanne, en novembre 1979.

L'escalade de la propreté et du brillant à tout prix que nous connaissons aujourd'hui a conduit l'auteur à se pencher sur ce problème avec des implications inattendues dans de multiples domaines de la vie.

Nous examinerons ici, particulièrement, l'influence de l'avènement de la propreté dans le domaine du logement, en pays vaudois, mais avec référence au monde occidental. Il faut cependant commencer par un peu d'histoire.

La propreté du corps

Depuis les temps bibliques, les ablutions faisaient partie de la vie quotidienne dans toutes les ethnies dont l'histoire nous est parvenue.

Plus près de nous, les Romains, les Orientaux, donnent au bain un faste et un raffinement que nous avons perdu. Le Moyen Age, contrairement à ce que l'on peut en penser, n'est pas la période d'obscurantisme assez couramment admise.

Nos ancêtres se lavaient, se baignaient dans des établissements publics appelés étuves. Ces étuves médiévales étaient très fréquentées. Hommes et femmes de ce temps lavaient leur corps et prenaient temps et plaisir à le soigner.

«L'étuve était une véritable institution essentielle dans la vie des bourgs et des cités. Elle jouait le rôle tout à la fois d'hôtel, de restaurant et d'hôpital. Les «baigneurs» coupaient les cheveux, rasaient, ajustaient la barbe, épilaient, appliquaient des ventouses et même pratiquaient la saignée et pansaient les blessés. Hommes et femmes mélangés prenaient leurs bains dans de grandes cuves.»

D'autre part, les Croisés découvrirent la tradition orientale des bains. Des monastères s'inspiraient de l'Antiquité pour installer leurs équipements hygiéniques. Les moines, les pèlerins, les pauvres pouvaient s'y baigner.

Des miniatures de l'époque font foi de

ces pratiques. On sait aussi que Jeanne d'Arc se rendait régulièrement aux étuves.

Les étuves de Fribourg étaient très réputées.

Souvent des prostituées logeaient dans une maison voisine.

Depuis le XVI^e siècle les étuves, la pratique du bain, allèrent en décroissant. Au début du XIX^e on ne se lave pratiquement pas du tout. Au siècle précédent, Louis XIV avait montré la voie...

Pourquoi cette progressive malpropreté ?

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer cette attitude régressive par rapport à l'hygiène corporelle.

Des raisons morales: certaines étuves étaient lieu de débauche. La Réforme et la Contre-Réforme s'en prirent à ces institutions, non contre les étuves elles-mêmes, mais contre «la présence de débauchés, putains, prostituées, méchants garçons» donnant mauvais exemple. (Genève — arrêté de 1534 enjoignant aux maîtres des étuves de faire évacuer leurs établissements de ces gens-là.)

Cette supposition qu'une religion moralisante aurait pu, en assainissant les étuves, faire perdre toute habitude de propreté semble abusive.

Les maladies vénériennes: introduites en Europe par les conquérants de retour d'Amérique, elles se propagent rapidement. Les bains pris en commun étaient considérés comme facteur de contagion (en fait ces maladies vénériennes se transmettaient par la prostitution tolérée ou non, avoisinant les étuves). La peur de cette «punition de Dieu» aurait-elle fait désertier les étuves? L'auteur n'est pas convaincue par cette seconde explication.

Une autre hypothèse enfin: celle de la *pénurie d'eau* apparue avec les temps modernes. L'eau devenue rare n'aurait plus pu être gaspillée pour l'hygiène corporelle.

La diminution, puis la disparition quasi totale de l'hygiène et des soins corporels au XIX^e siècle restent donc énigmatiques.

Le temps des épidémies

Au début du XIX^e, on ne se lave pas. Des préjugés tenaces existent à ce propos: «Les bains de pieds affaiblissent la vue» — «Il faut changer les draps le moins souvent possible. Ils sont plus chaud sales que propres». — On ne nettoie pas la tête d'un bébé qui se couvre ainsi d'une croûte où les poux viennent

s'installer, «ce qui rendra l'enfant plus sain et robuste».

Pourtant, en 1791, Samuel Auguste Tissot s'indignait déjà que les malades surtout soient laissés dans un état terrible «dans des linges pourris chargés de corruption».

Avec le XIX^e siècle l'industrialisation fait augmenter brusquement la population des villes. L'alimentation en eau et les égouts deviennent insuffisants. La grande épidémie de choléra qui frappa l'Europe de 1830 à 1838 fit près de 20 000 victimes à Paris en trois mois. La Romandie fut épargnée, mais la menace favorisait une prise de conscience. D'autres épidémies (typhoïde, coqueluche, scarlatine), puis la pénurie d'eau de 1870 obligèrent les pouvoirs publics à agir pour la santé collective par une meilleure hygiène urbaine.

Il faut bien constater que rien de décisif ne s'est fait à Lausanne dans le domaine de l'hygiène, du logement et de la santé publique sans la menace immédiate et tangible des épidémies.

Les médecins s'alarment: le Dr Jean de la Harpe s'en prend à l'humidité des appartements qui «favorise le développement des fièvres graves, diverses et de mauvais caractère» (1842).

Le mauvais état des latrines, des égouts, des canalisations favorise la propagation des épidémies, constate la commission technique de l'assainissement. En 1891, la typhoïde a pour origine reconnue la contamination de l'eau potable alimentant la ville.

A la suite de ces épidémies, une commission de salubrité publique est mise sur pied, qui prend toute une série de mesures techniques et législatives. Elle crée des organes de surveillance et met à l'étude une nouvelle police de la construction.

Les microbes ou la science vulgarisée

Dans les années 1860, Louis Pasteur découvre l'existence des infiniments petits. En 1892, Robert Koch découvre le bacille de la tuberculose. Preuve est faite alors du caractère contagieux de cette maladie (surtout la phtisie, tuberculose pulmonaire la plus meurtrière). La tuberculose est surtout une maladie de la misère. En 1900, elle est la cause d'un décès sur sept.

L'alcoolisme, l'insalubrité des logements, la surpopulation, le surmenage et la malnutrition préparent sa propagation.

L'insalubrité des logements provoque de vives inquiétudes dans la seconde

moitié du XIX^e siècle, en particulier à Lausanne.

L'initiative privée et les pouvoirs publics mettent sur pied ou restaurent une infrastructure hygiénique moderne (égouts, service des eaux, du gaz, de l'électricité) — premiers becs de gaz à Lausanne: 1882 — Lausanne a été la première ville de Suisse, et une des premières d'Europe à installer l'électricité: 9 abonnés en 1883, 115 en 1885. Mais dans ce domaine, elle se trouva ensuite à la remorque du progrès. Des bains publics sont aménagés.

Logements et éducation

Construire des logements salubres est une chose. Eduquer les habitants en est une autre. Les logements construits par la classe ouvrière (peu nombreux d'ailleurs jusque dans les années 20) ont pour critère dominant «salubrité dans l'économie».

Dans le domaine du logement social, on recommande aux architectes tout ce qui pourra favoriser la propreté, l'ordre, l'économie, l'aération, la salubrité, la lumière, etc.: «Nous voulons que le locataire se sente chez lui et qu'il ne soit pas tenté par la malpropreté, le taudis, l'air infect, de laisser sa femme et ses enfants pour aller au cabaret» (1894). Dès le milieu du XIX^e siècle, on songe à la construction de logements neufs pour la classe ouvrière et les petits employés. Les critères d'admission sont très sévères: trois ans de séjour dans la ville, nationalité suisse, plafond de salaire, qualités morales, sobriété, bonne tenue, stabilité professionnelle. «Ces dispositions contribuent à renforcer la hiérarchie sociale à l'intérieur même de la classe ouvrière.»

Dans les logements bourgeois, les meubles de rapport ou les villas de luxe, l'hygiène prend une notion plus complexe mêlée aux critères de prestige et de confort.

Les logements ouvriers, conçus selon la plus exacte économie d'espace pour répondre aux normes de plus en plus directives et contraignantes de l'hygiène, ont en quelque sorte précédé la conception du logement bourgeois. Celui-ci voit sa dimension se réduire. Les théories de l'architecture nouvelle s'inspirent largement des recherches faites sur le logement ouvrier.

Mais les logements neufs pour ouvriers restent exceptionnels, sauf pour les cités ouvrières. Les classes laborieuses héritent des logements occupés précédemment par les personnes supérieures dans la hiérarchie économique et sociale: des logements mal entretenus, subdivisés, compartimentés, qui se dévaluent et qui deviennent forcément insalubres. «Les familles laisseront disponibles des logements dont elles avaient dû provisoirement se contenter, lesquels vont être pris à leur tour par une population vivant à un échelon plus bas, dans des bouges infects. Il se produira ainsi une sorte de progression lente mais continue vers une situation meilleure dont tout le monde bénéficiera.»

Dans la seconde moitié du XIX^e, seule l'initiative privée a effectivement tenté de construire des logements pour ouvriers (environ 200 appartements). Mais les ouvriers sont souvent d'incapables primitifs: «Ce n'est pas eux qui haussent leurs habitudes au confort dont ils bénéficient, c'est la maison qui s'encrasse et se dégrade par leur défaut de soins et de propreté» (1914).

Éducation du peuple à la propreté

Dans la seconde moitié du XIX^e, les efforts pour l'éducation du peuple dans le domaine de la propreté sont entrepris: dans les logements bon marché, les prisons, les usines, les écoles, les casernes, et plus tard les centres sportifs (les

La partie réservée à la buanderie dans les établissements de ce type était un réel service rendu à la population, connaissant un grand succès: eau chaude, espace pour laver et rincer, essoreuse, chambre à repasser avec fers à disposition, cela facilite le travail de la ménagère dont la famille s'entasse dans une cuisine et une chambre, quand ce n'est pas même une seule chambre. Les buanderies sont fréquentées assidûment, surtout en hiver, mais particulièrement le lavoir. Les femmes n'utilisent pas volontiers l'essoreuse, craignant l'usure du linge, ni les fers à repasser, pour une raison d'économie.

Les appartements bourgeois sont spacieux, environ 30 m² par personne. Les plafonds sont hauts, les fenêtres



Logement insalubre photographié par le Service d'hygiène en 1928.

Anglais, dès ce moment-là, avaient déjà renoué avec la tradition des jeux antiques, tentant de restaurer un équilibre entre la culture de l'esprit et celle du corps. Le Français Pierre de Coubertin s'en inspira, qui rétablit les Jeux olympiques en 1896 à Athènes).

A Lausanne, vers 1850, la Société vaudoise d'utilité publique installe un établissement mixte: buanderie et bains publics destinés «à la classe peu fortunée».

Une faible partie seulement de la population fait usage des bains publics qui ne correspondent pas à une tradition courante. Somme toute, ils sont plutôt une institution philanthropique voulue par la bourgeoisie aisée, qui reste étrangère à ses destinataires.

Les «Bains Haldimand», avec leurs 10 baignoires ne pouvaient guère être qu'un gage de bonne conscience devant l'énormité de la tâche entreprise pour éduquer le peuple à l'hygiène corporelle.

Pourtant en 1893, l'établissement Haldimand sera agrandi: 24 salles de bains, autant de douche et une piscine de 152 m².

grandes et nombreuses, des W.-C. sont installés. Dans les combles, un réservoir rempli par un filet d'eau continu provenant d'une source permet à la population favorisée de disposer de l'eau courante dans les étages avant l'adoption de l'eau sous pression communale.

Les maladies qui frappent les masses populaires ont fait comprendre l'importance de l'eau, de l'air, et de la lumière dans l'habitat.

L'hydrothérapie, la bactériologie, les recherches sur la tuberculose et le développement d'un tourisme sanitaire en Suisse ont contribué aussi à modifier les conceptions des esprits éclairés d'abord. Le logement bourgeois a profité le premier de ces nouvelles théories.

Préjugés et microbes

Mais à quoi bon procurer des logements salubres aux classes «inférieures» s'ils sont mal utilisés, voire endommagés par les habitants? Pourquoi construire des bains publics si les gens n'ont pas l'habitude de se laver?

Il fallait donc mener parallèlement aux nouvelles normes de construction une campagne éducative, créer de nouvelles



Une cuisine photographée en 1928: délabrement, désordre et saleté.

habitudes pour l'ensemble de la population.

Les théories hygiénistes luttent à la fois contre les préjugés malsains et font une propagande antimicrobienne. Air confiné, poussière, crachats deviennent tabous. La pratique des ablutions est lentement rétablie. L'usage de l'eau pour le corps est recommandé pour des raisons de santé, de discipline, de convenance. Seules les classes privilégiées retrouvent un plaisir luxueux dans le domaine balnéaire.

L'hydrothérapie, ou traitement par l'eau froide, devient une branche de la médecine dans toute l'Europe: la douche, le jet d'eau (plusieurs instruments sont inventés pour modifier la pression du jet et la précision de son application). Les Bains d'Yverdon bénéficient de l'essor de l'hydrothérapie et deviennent une station mondaine.

Influence de la vulgarisation de la science sur la vie quotidienne et sur le logement

Avec la bactériologie, l'hygiène prend l'allure d'un système, chaque recommandation s'appuyant sur un réseau d'explications de plus en plus cohérent. Le microbe est une abstraction scientifique, mais la poussière en est l'image concrète. Typhus et choléra sont maladies d'égout, la matière fécale est frappée d'infamie. La tuberculose, «maladie de l'obscurité, fléau insaisissable, se voit symbolisée par le crachat». Puisqu'on ne peut détruire les microbes dans l'organisme lui-même, on essaiera au moins de les détruire sur les objets contaminés.

Les éléments naturels, l'eau, l'air, la lumière, le soleil, sont mis en valeur et recherchés (d'où la construction de sanatoriums dans les Alpes). On fait la guerre à la poussière, à la saleté. La hantise microbienne engendre une discipline entraînant des automatismes: *le public en arrive à perdre de vue les raisons, il ne lui reste que les principes.*

Invention de l'école ménagère

La vulgarisation scientifique en matière d'hygiène doit passer par les femmes. C'est à cette époque que l'on a littéralement inventé l'école ménagère.

Avec l'industrialisation, beaucoup de femmes travaillent en usine, depuis leur plus jeune âge. La transmission du savoir domestique ne se fait donc plus à la maison. Il faut en outre apprendre les méthodes nouvelles aux futures mères de famille pour servir la science et utiliser la technique.

L'influence de l'enseignement ménager apparaît comme capital. Les manuels et les maîtresses qui ont dispensé cet enseignement sont responsables dans une large mesure des valeurs domestiques existant aujourd'hui encore: propreté, ordre, discipline.

«A mesure que le travail en fabrique se développe, attirant la femme, la mère, hors de sa maison, nous voyons se perdre toutes les notions d'économie domestique que la jeune fille de jadis puisait au foyer de sa famille» (1908). L'enseignement ménager devait respecter les us et coutumes inoffensifs, mais aussi dénoncer les «habitudes funestes et innombrables» (1908). Etant informée, formée, la femme allait pouvoir prendre part à la lutte contre les épidémies, en particulier contre la tuberculose, véritable hantise à la fin du siècle.

«Alimentation raisonnée, air, lumière, absolue propreté, voilà la formule curative à laquelle aboutissent les travaux des diverses assises internationales contre la tuberculose. Elle sera illusoire si l'œuvre d'assainissement n'est pas appliquée et poursuivie dans chaque famille. C'est à la femme qu'incombe la belle et grande mission de la mettre en pratique, dans son foyer.»

Mais la population elle-même manifesterait une résistance inattendue. L'école ménagère rencontra l'indifférence, et pire encore, la réprobation indignée des mères qui voyaient là, de la part de l'école, «un empiètement irrévérencieux

dans le domaine de la famille». Les gardiennes de la tradition s'inquiétaient de ces nouveautés qui allaient saper leur autorité.

On essaya de valoriser l'enseignement ménager en adoptant l'expression anglaise «science ménagère».

La discipline du nettoyage

L'entretien et le nettoyage domestiques sont les tâches essentielles de la ménagère. L'entretien de la maison et son aménagement, étroitement liés l'un à l'autre, se trouvent redéfinis par les principes de l'hygiène.

Il est inlassablement demandé aux femmes de ne ménager aucun effort pour accomplir leur tâche domestique.

Au XX^e siècle, on leur demandera peu à peu de rationaliser et d'organiser leurs efforts. L'influence du taylorisme¹ sur l'organisation ménagère va être facteur de changement dans les habitudes, le quotidien, et donc agir sur le logement, l'architecture, etc.

Depuis que la poussière contient des microbes, il faut la prendre, pour ainsi dire, par surprise. Il est inutile, voire nuisible de se borner à déplacer la poussière sans la supprimer vraiment. Les gros plumeaux sont bannis. Ils faut essuyer les boiseries et les meubles. Les petits plumeaux sont tolérés pour les bibelots, puis ce sont les bibelots eux-mêmes, désormais nids à poussière, qui sont proscrits. Il est intéressant de remarquer que le taylorisme a prolongé les théories hygiénistes. Celles-ci voulaient que la propreté règne, donc que la maison soit facile à entretenir, que les microbes soient détruits. L'hygiène étant devenue nécessité absolue, il fallait maintenant promouvoir rapidité et efficacité dans l'accomplissement des tâches domestiques.

Les vertus d'assiduité et de persévérance vont faire place à l'économie de temps et d'effort.

Cette nouvelle philosophie de l'efficacité a aussi pour moteur une relative pénurie de domestique et le relatif démarrage du mouvement de libération de la femme.

Ajoutons encore un motif d'ordre commercial. L'efficacité est un motif publicitaire remarquable dans la promotion du marché de produits industriels destinés à la consommation domestique.

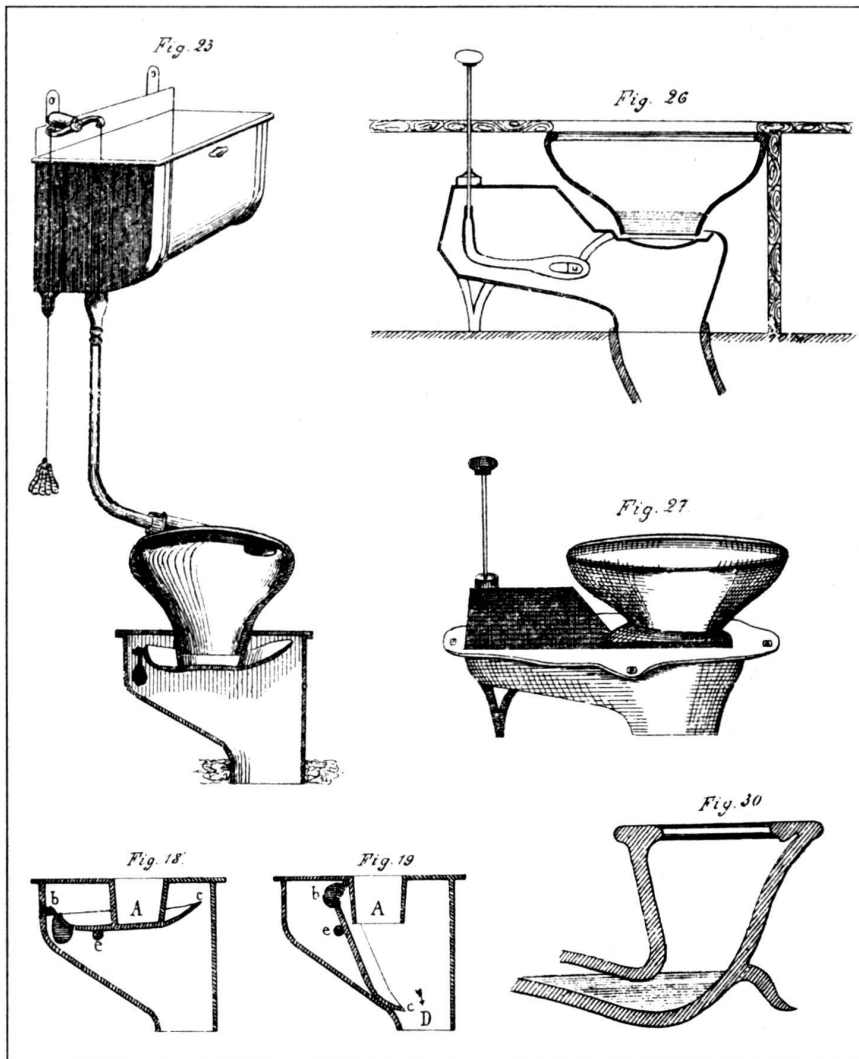
En introduisant ces nouveaux critères, on allait créer de nouveaux besoins que l'industrie était pressée de satisfaire.

Des intérieurs dépouillés

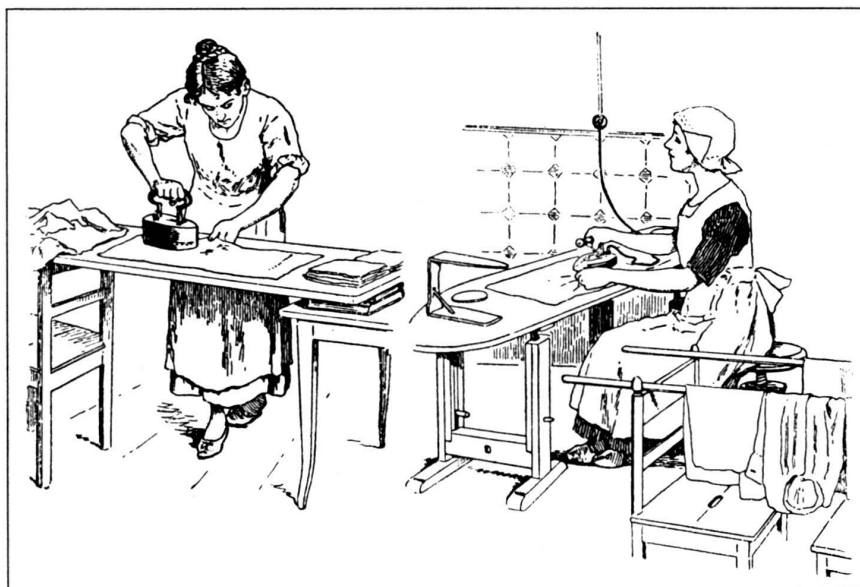
Au début de cette campagne d'éducation, on assiste à une prudente mise en garde, d'abord, des aspects antihygiéniques des intérieurs domestiques.

Puis, dès 1890, une vaste campagne d'assainissement s'en prend aux parois, stores, rideaux, sols. Le logement idéal du début du XX^e siècle, très dépouillé, a une allure très différente de celui du siècle précédent.

¹Taylor Frédéric, ingénieur économiste américain, promoteur de l'organisation scientifique du travail (travail à la chaîne), 1856-1915.



Lieux d'aisance: à la recherche d'un système hygiénique. Systèmes de latrines, 1868 (fig. 23, appareil à l'anglaise à valve; fig. 26-27, cabinet d'aisance à tirage; fig. 18-19, à valve; fig. 30, à siphon).



Technique de repassage «Falsch! — Richtig!», 1926.

Les exigences de l'hygiène ont fait naître une nouvelle sensibilité du goût, dont les éléments vont s'associer à une nouvelle manifestation de la création artistique. L'art et l'hygiène vont donc s'accorder pour créer un nouvel intérieur, une nouvelle manière de vivre.

De dépouillement en dépouillement on en arrivera, pour la literie par exemple, au lit métallique, avec sommier métallique aussi, parfaitement hygiénique, et par ailleurs bon marché.

La chambre à coucher supprime le salon qui devient living-room: «Pas de chambranles, pas de moulures, pas de cimaises, ni aux portes ni aux fenêtres, toutes décorations coûteuses et inutiles. Les boiseries et les plinthes seront vernies. L'art de la peinture fait des progrès étonnants. Le vulgaire bois de sapin prend sous le pinceau de l'artiste l'aspect du chêne, du noyer, de l'érable.»

La cuisine

C'est à la cuisine que les changements sont les plus importants. «Elle était la pièce la plus insalubre, la plus mal située, la moins ventilée et la plus sombre» (1876). «Foyer de maladies, nid de fièvre typhoïde, les émanations s'échappent des caisses à balayures, des armoires malpropres, des substances alimentaires décomposées, de l'oxyde de carbone produit par les fourneaux.»

Tout dans la cuisine du XIX^e siècle était sombre. Elle était située au nord, quelquefois au sous-sol (villas). Les fenêtres étaient petites, étroites, la ventilation insuffisante.

Les exigences de l'hygiène, et plus tard de l'efficacité, puis l'apparition ultérieure de matériaux modernes, l'installation de l'eau courante, des sources d'énergie (gaz, électricité) transformeront la cuisine en un laboratoire hygiénique et blanc.

Puis la cuisine fonctionnelle deviendra «kitchenette». La rationalisation est l'occasion de diminuer la surface habitable des logements, permettant ainsi de meilleures affaires immobilières.

Affranchie de la fontaine, des bains publics, de la buanderie commune, la famille deviendra autarcique, tendra à s'isoler, à se replier sur elle-même de plus en plus, ignorant tout de son voisinage. Elle deviendra aussi dépendante de l'énergie venue de l'extérieur, des canalisations, etc.

Une esthétique fonctionnelle

«Les ornements condamnés au nom de l'hygiène sont jugés inutiles. Fantaisie et complexité des formes sont réprimées pour obéir aux exigences d'une idéologie de rendement et d'efficacité.»

«La propreté est devenue un élément de base de la beauté. dans cette perspective, la nudité, la simplicité, le clair, le blanc, le lisse sont dotés d'une valeur tout à fait remarquable.»

«Les principes hygiénistes rejoignent les théories artistiques qui prirent naissance en Allemagne et en Angleterre dès la fin du XIX^e, spécialement dans le

domaine de l'architecture et des sciences appliquées, libérant l'art de la contrainte des styles historiques.»

**La propreté:
une tyrannie douce**

Cette campagne de propreté, tout à fait nécessaire et justifiée au début, s'est peu à peu trouvée submergée par la notion de «progrès» à tout prix et de moralisme.

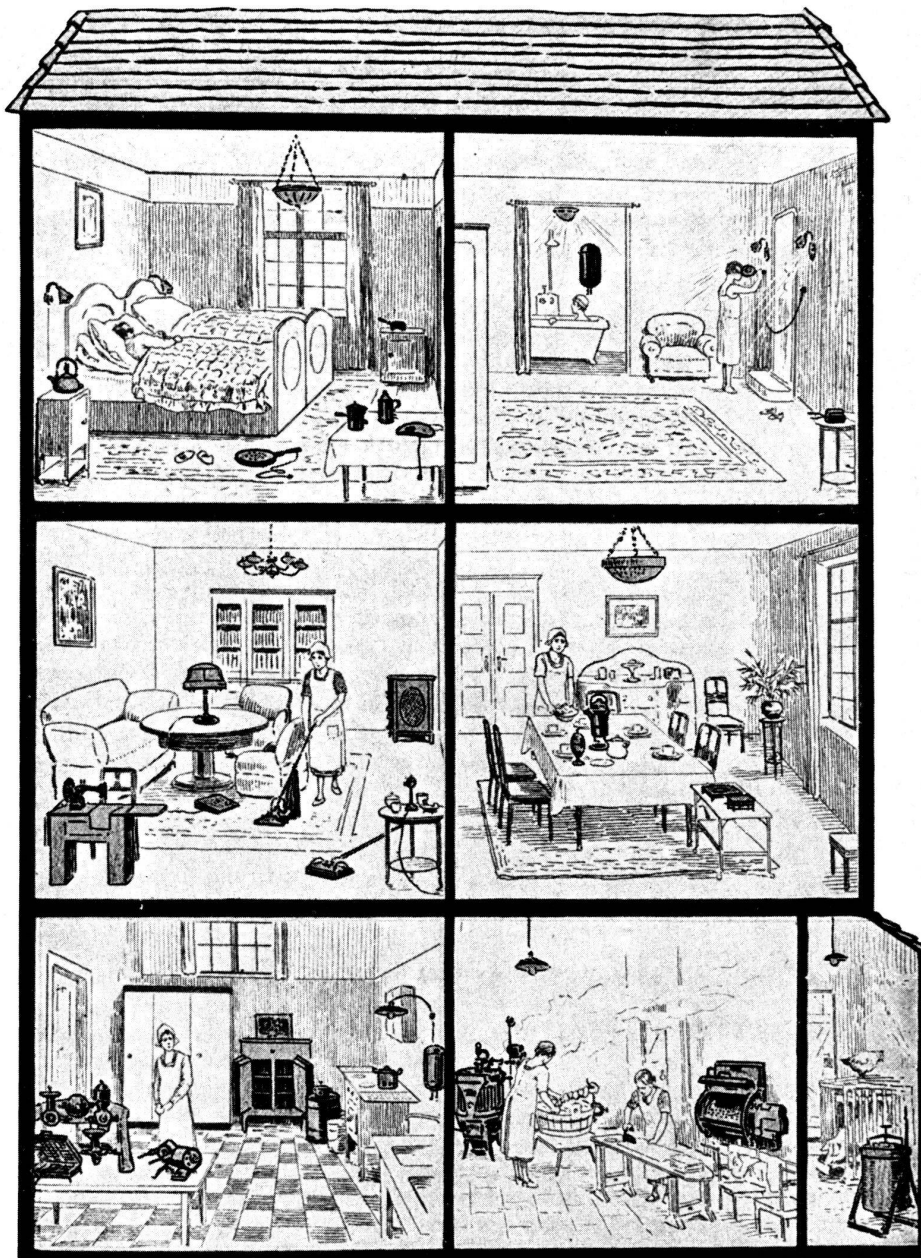
Pour lutter contre les fléaux sociaux inhérents à la misère, il a fallu développer la législation, l'éducation, l'organisation, les institutions. Certes, la santé publique s'est améliorée lentement. Mais au prix de l'uniformisation. Le laisser-aller, la fantaisie ne sont plus tolérés; les épidémies sont écartées, les logements sont salubres, les villes propres et fleuries, la santé physique de l'individu est bonne, la population docile.

Le cas helvétique

On n'était certainement pas plus propre en Suisse au XIX^e siècle que dans les pays voisins. La propreté devenue naturelle aujourd'hui a été *apprise*.

Comme dans les autres pays, l'hygiène publique a largement contribué à promouvoir la propreté moderne: «L'hygiène et les mesures sanitaires ne sont cependant pas synonymes de propreté au sens helvétique; cette dernière a des connotations spécifiques: idéale, parfaite, minutieuse.» La propreté est inséparable de la discipline, de l'ordre, de la pureté et de la simplicité. Elle a trouvé un terrain particulièrement favorable en Suisse: «La Suisse reste tributaire, dans son ensemble, d'une certaine éthique protestante qui ne sépare pas la vertu de l'effort, ni la valeur d'une action du mérite moral de son auteur. D'où il résulte, par exemple, que le goût du travail correspond chez le Suisse moyen à une exigence morale plutôt qu'au désir de gagner davantage. La paresse est une déficience plutôt que le signe éventuel d'une sagesse libérée des contingences» (Denis de Rougemont, 1965). «La campagne d'éducation à la propreté est terminée depuis environ quarante ans, mais la publicité pour les produits de nettoyage, les machines à laver, les gadgets ménagers continue à matraquer l'opinion publique.

»Intériorisée, la propreté est devenue pervertie, dénaturée. Elle a été réduite à des normes fixes et étroites, dérisoires. Elle est tyrannique, contraignante; elle occupe l'esprit et les mains. La ménagère y consacre le meilleur d'elle-même souvent, si ce n'est l'essentiel de son temps. La propreté prend du temps enlevé à une vie plus créative ou plus contemplative. Elle nie toutes les odeurs, sauf la sienne propre qui est fade et insipide. La propreté fait le vide autour d'elle, elle est pauvre, sans histoire, sans trace, sans vie, impersonnelle. Elle résulte d'une répression de tout ce qui serait force de vie, jaillissement, désordre, sensualité, odeurs fortes suggestives. Tout est clair, net, sans ombre, l'incertitude est exclue, rien ne bouge, tout est en place.



La maison électrique (coupe montrant tous les équipements électriques du confort moderne).

» Cette propreté pervertie, exagérée, devient malsaine. Les espaces aseptisés, blafards, vides, propres, sont des tombeaux. On préserve sa santé physique, mais au détriment de ce qui fait la vie. Les conditions dans lesquelles on réalise la propreté ne sont certainement pas étrangères aux nouvelles maladies sociales.

» Les produits de nettoyage sont toxiques, polluent et salissent les rivières.

» La propreté en Suisse est encore bien plus que tout cela: elle est bonne conscience.

» Même les loisirs sont destinés à bichonner son petit univers: c'est l'esclavage du tunnel pour voiture le samedi matin, de la tondeuse à gazon le samedi après-midi.

» La propreté était une discipline sociale au service de la communauté, elle a détruit la vie collective, chacun se repliant sur lui-même, agressé par la première atteinte à son intégrité. On devient fragile, vulnérable. Il existe une tendance malheureuse du citoyen à vouloir policer les autres.»

Devenue obsession névrotique, la propreté est à repenser chez nous.

Renée Hermenjat